

JOUJOU et COMPAGNIE

C'était un dimanche. Ensoleillé comme à l'habitude. Quelques flocons de coton, blancs et languides, paressaient dans un azur limpide.

Nous avons décidé . . . pardon ! Nos parents avaient décidé que nous passerions la journée sur l'une des plages de Sainte Luce.

Maman, très active, toujours levée tôt, avait préparé le repas de midi et le goûter, les avait rangés avec un soin méthodique dans une glacière aussi bleu que le ciel et un grand sac vert.

Papa s'affairait autour de la voiture, chargeant palmes, masques, tubas, fusil à élastique, pour une visite miraculeuse dans les fonds marins. C'était son plaisir, sa passion : plusieurs heures durant, il écumait la mer caraïbe de ses palmes fuselées à la recherche d'un trésor. Poissons, coquillages, coraux. Parfois aussi la surprise d'un requin vache dans une anfractuosité d'une roche le transformait lui-même en poisson volant. La frayeur passée, il se remettait très vite à sa longue pêche. En fait, il ne pêchait pas grand-chose. Je crois surtout qu'il était subjugué par les merveilles cachées du monde sous-marin. Cachées uniquement pour les analphabètes terrestres qui n'en peuvent imaginer toute la magnificence.

Le coffre de la voiture, une AMI 6 break, était vaste, et, sièges pliants, table pliante, articles de plongée, glacière, sacs, y trouvaient un logement facile.

Maman qui arrivait avec la trousse à pharmacie d'urgence, devant l'enchevêtrement des objets, se planta face au coffre béant.

- Mais qu'est-ce que tu m'as fait ! s'exclama-t-elle en levant les bras vers le ciel. C'est ça que tu appelles un rangement ? Allez, descend moi tout ça, et laisse moi faire. Tu n'es pas très doué !

Papa, un peu blessé dans son amour-propre, s'excita à décharger tous les objets en bougonnant.

- De toute façon, tu n'es jamais contente. Désormais, tu le feras toi-même.

Ce qui n'est pas vrai, car à chaque fois, la même scène se répétait invariablement.

Je dois avouer que maman avait un sens aigu du classement. Le résultat était superbe. Elle avait beaucoup d'expérience. C'est elle qui se chargeait des déménagements nombreux que l'activité de mon père nous imposait.

Pendant que, à l'arrière de la voiture, l'ambiance s'échauffait, Joujou, ravie, tournait autour du véhicule. Sa queue en point d'interrogation interprétait un tempo rapide. Nous lui avions susurrer à l'oreille le mot plage, terme qu'elle comprenait fort bien et devait évoquer un voluptueux plaisir. Joujou était une chienne sloughi, une race d'origine africaine. Tout du moins en avait-elle de nombreux caractères.

Nous lui avions donné ce nom lorsque mon père l'avait amené à la maison dans un petit carton. Elle était minuscule, une petite boule toute plissée qui ressemblait à une peluche. Mais une peluche pleine de puces !

Elle avait beaucoup grandi. Elancée, le poitrail blanc jusqu'au bout des pattes, elle portait une robe beige et rousse passémentée de blanc et noir. Les oreilles plantées sur sa longue tête étaient légèrement pliées en virgule. Une ride profonde lui creusait la tête entre les oreilles jusqu'entre les yeux. La réflexion que suscitaient nos conversations avec elle en approfondissait le sillon. Au-dessus de son long museau blanc, les yeux bruns étaient joliment surlignés d'un trait noir fuyant vers le cou. Elle était coiffée d'une calotte accordée à sa robe.

Mademoiselle Joujou était extrêmement coquette !

Elle prit place dans le coffre où papa, encore un peu nerveux, la convia. Sans discussion.

Elle n'y resta pas longtemps. De Fort Desev, planté sur la colline, jusqu'au centre de Fort de France, au niveau de la mer, la descente ne représente pas plus d'un kilomètre et demi. Largement suffisant pour que Joujou saute par dessus la banquette arrière et se retrouve sur nos genoux.

Nous étions trois, mes deux soeurs et moi, bien installés sur la banquette; nous fîmes quatre. Joujou, par un mouvement d'arrière-train qu'elle voulait discret, s'insinua entre ma petite soeur placé au milieu de la banquette - place inconfortable - et moi-même. Petit à petit, elle élargit son espace poussant un peu à droite, un peu à gauche, me coinçant contre la portière, plaquant ma petite soeur contre la grande qui s'écrasa sur la portière de son côté. Bien sûr, tout cela ne pouvait pas se passer sans quelques grognements . . . de mes soeurs.

Car Joujou, sereine, majestueuse, observait de son regard altier la route au travers du pare-brise, et y trouvait un tel intérêt qu'il nous eut été malséant de la déranger. D'ailleurs son regard prouvait son innocence ! Il était tout naturel qu'elle fût confortablement assise sur le fauteuil arrière, somme toute quelque part sa propriété. Je la trouvais mignonne et me mis à la caresser en signe de bonne camaraderie tandis que nous roulions à vive allure.

La route est large, la visibilité excellente sur un sol plat, entre Fort de France et le Lamantin, une petite bourgade peu éloignée.

La circulation intense. Nous y rencontrâmes souvent des volailles, mais aussi un sympathique animal à la face ratatinée comme un bouledogue, mais en plus souriant, trapu, poilu, grisâtre, tout plissé, et sans queue tire-bouchonnée. Vous l'avez reconnu : un cochon bronzé !

La faune était assez bigarrée sur les routes de Martinique. Chèvres et mêmes vaches, de temps en temps, venaient y vivre l'Aventure, le Grand Frisson.

Nous nous arrê tâmes au Lamantin, sur le parking ensoleillé de l'aéroport, pour y attendre nos amis. Un avion filait sur la piste et s'en arracha tout en bout au raz de l'eau. C'était un spectacle auquel nous étions habitués. Les avions doivent pour décoller ou atterrir emprunter le couloir de la baie si magnifique de Fort de France, la piste étant dans son alignement. Aussi, viennent-ils raser la surface de la mer. C'est impressionnant !

Nos amis ne tardèrent pas.

Leur voiture, une vieille frégate bleue se rangea à côté de l'Ami 6. Toute en rondeur, massive, elle ressemblait à un pachyderme endormi.

Nous laissâmes notre joie encombrer le parking d'ailleurs presque vide. Nous nous étions rencontrés deux jours plus tôt. Une paye ! Que d'événements en deux jours ! Tout le monde parlait en même temps. Joujou frétillait sur la banquette désertée, et qui lui appartenait toute entière. Pilou, le petit singe sautait dans tous les sens au bout de sa laisse dans la frégate.

Mon père, toujours impatient, s'exclama en rigolant :

- Bon, on fait le réveillon ici ou on y va ? L'heure tourne. Allez, go !

Le chef ayant parlé – ough ! - chacun et chacune s'engouffra dans son véhicule respectif. Mais l'atmosphère s'était échauffée et nous étions pressés d'arriver à destination pour répandre plus amplement notre joie.

A partir du Lamantin la route change beaucoup. Elle est plus étroite, les virages se font plus nombreux, et son état se délabre. L'Ami 6 tient bien la route, nous, à l'intérieur, un peu moins. C'est un peu comme une coque de noix sur une mer agitée. Pour éviter les creux, c'est-à-dire les nids de poule, papa slalomait,

agrippant l'immense volant de ses deux poings fermés. Nous, nous suivions le mouvement en bons coéquipiers. A gauche toute . . . Paré à virer, à droite toute . . .

Dans les côtes, nous chantions pour encourager Titine. (Titine, c'est le nom de la voiture)

- La monteras-tu la côte, la côte, la monteras-tu la côte ?

Et elle montait ! Avec une rage folle qui nous déchirait les tympans !

Dans les descentes, nous nous transformions en aéroplane.

Pour atteindre la plage, il fallut abandonner les voitures. Chacun s'encombra les bras d'une partie de l'attirail entassé dans les coffres.

Puis en file indienne nous descendîmes le sentier pierreux vers la plage. La plage était étroite, déserte, un petit bois bien sympathique la bordait. Nous nous installâmes. C'est-à-dire que nous éparpillâmes les nombreux colis dont nous étions embarrassés.

Je m'approchais de Pilou, le petit singe de mes amis.

Il mit sa main minuscule sur sa poitrine à l'endroit du coeur et fit une horrible grimace. Son front se plissa alors que ses sourcils se levaient creusant des rides profondes dans son front haut. Ses oreilles coulissèrent vers le haut et l'arrière de la tête tandis que ses yeux roulaient dans leurs orbites élargies. Sa bouche s'élargit et s'allongea découvrant deux rangées de petites dents blanches et pointues. Puis soudain tout s'effaça. Et, avec un air de s'excuser, sa bouche dessina un O tandis qu'il me lançait d'une voix aiguë : Piou. . Piou. . Piou.

C'est ce très célèbre cri qui lui valait son nom. Puis, il répéta le même scénario. J'étais fasciné. Je me mis à réfléchir tandis qu'il poursuivait son mime bruyant.

A l'évidence je devais répondre . . .

Je mis ma main sur mon coeur. Je levais mes sourcils, plissait mon front, chassait mes oreilles le plus haut possible tout en grimaçant de la bouche découvrant ma superbe denture blanche, mais moins aiguë.

Puis, me relâchant, j'émis un son équivalant au sien : Pilouou. . Pilouou. .

Il cessa toute manifestation, me regarda un instant curieusement, puis, entreprit de jouer avec quelques cailloux et débris de coquillage, se désintéressant totalement de ma personne. Puis, il me jeta un coup d'oeil, avant de me tourner le dos. Définitivement.

Sans doute jugeait-il les salamalecs achevés. A moins qu'il ne m'ait pris pour un idiot . . . J'ai des doutes . . .

J'optais pour la même attitude d'indifférence. Et je rejoignis mes amis sur la plage.

A midi, nous nous restaurâmes avec avidité. Joujou, fatiguée par ses courses de bout en bout de la plage, des jeux aquatiques qu'elle avait livrés avec nous, était affalée sur l'herbe. Pilou de ses doigts minuscules retournait minutieusement les poils de sa robe. Joujou goûtait ce massage avec volupté.

L'après-midi vit nos jeux se poursuivre dans une eau particulièrement chaude sous un climat tropical.

C'est en fin d'après-midi que le drame survint.

Soudain le monstre déboula comme un éclair. Et bondit sur Joujou qu'il serra dans ses mâchoires puissantes. Rond comme un tonneau, le poil raz et blanc, il avait une face de brute sans conscience. Juste une machine à mordre, à tuer. Joujou hurla, de terreur et de douleur. Le moment de stupeur à peine éteint, mon père fonça sur la bête. Il essayait d'agripper la peau qui glissait entre ses mains comme un poisson humide. Il s'énervait, le visage blême, les lèvres et le nez pincés, les dents serrées.

- Tu vas la lâcher. Lâche-là. . Je vais te tuer, sale garce !

Nous nous précipitâmes, qui tirant sur la queue, qui sur une patte. Mais rien ne fit, la bête ne lâchait pas. Joujou hurlait. Pilou s'était réfugié dans une branche et sautillait en poussant des cris aigus.

Nous entendîmes à peine un appel. La bête lâcha Joujou et s'enfuit aussi vite qu'elle était venue, nous laissant avec notre frayeur et notre colère.

Mon père après une brève hésitation fila dans la direction où avait disparu le fauve. Mais l'animal comme son maître s'étaient évaporés dans la nature sans laisser de trace.

Il revint vibrant de fureur.

- Il a eu de la chance, j'allais lui faire une prise qui lui aurait cassé les vertèbres. Saleté ! Est-ce possible un tel chien ! Comment peut-on avoir de pareil monstre !

- De toute façon, quand on a une bête comme ça, on la tient en laisse, éructa ma mère.

La bête, un bull-terrier, avait sérieusement entamé la peau, peut-être blessé gravement Joujou qui gémissait et haletait, allongée sur l'herbe.

Cela mit fin tristement à notre journée, et à notre joie. Nous remontâmes vers les voitures, mon père portait Joujou dans ses bras. Elle gémissait.

Il l'installa dans le coffre sur une couverture. Joujou y resta pendant tout le trajet de retour sans songer, cette fois, à sauter sur la banquette arrière.

Mes soeurs et moi l'encourageâmes de la voix et de nos caresses. Elle s'apaisa.

Le vétérinaire diagnostiqua une déchirure musculaire sous-cutanée sans grande gravité. Nous fûmes rassurés, mais l'émotion avait été forte, et, notre rancoeur vis-à-vis de la bête ne se tarit pas rapidement. Joujou porte la séquelle de cet accident : un sillon creux sur le côté gauche de son abdomen.

FIN